

Plutôt la résonance que les obédiences

► Le retour à l'essentiel du christianisme conduit à concevoir autrement la relation entre religion, éthique et politique, en échappant à l'enfermement dans les obédiences.



VINCENT TRIEST

Auteur de "Plus est en l'homme - Le personnalisme vécu comme humanisme radical"

En Occident, le christianisme peut s'estomper dans une "culture", se réduisant à un "ouï-dire". A l'opposé, il peut renaître s'il revient à l'essentiel. Ce renouveau implique qu'il se dé-institutionnalise en s'allégeant de ses pesanteurs hiérarchiques. Qu'il se dé-dogmatise également – vivement une théologie moins conceptuelle! – et qu'il renonce à régenter les consciences au lieu de les éveiller.

Le retour à l'essentiel du christianisme conduit à concevoir autrement la relation entre religion, éthique et politique, en échappant à l'enfermement dans les obédiences, c'est-à-dire dans les conceptions "englobantes" et fermées de la chrétienté de jadis.

Longtemps, en effet, les chrétiens ont conçu leurs engagements dans la société comme un prolongement de leur religion. Cette approche reposait sur le raisonnement suivant:

1. Par la théologie chrétienne, plus conceptuelle qu'existentielle, on cherchait à comprendre qui est Dieu et on pensait le connaître mieux que d'autres.

2. A partir de là, on produisait une connaissance de l'homme en tant qu'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, selon une lecture discutable du texte du premier chapitre de la Genèse (la "ressemblance" n'y est-elle pas présentée comme un projet plutôt que comme une réalité accomplie?).

3. Cette conception de l'homme inspirait une "vision chrétienne" (englobante) de la société.

Reprenant la question de Kant "*Que puis-je savoir?*", les chrétiens d'aujourd'hui pourraient répondre: "*Rien de plus que les autres hommes.*" Le christianisme n'est pas un savoir initiatique. A la deuxième question posée par Kant "*Que dois-je faire?*", leur réponse serait du même ordre,

c'est-à-dire: "*La même chose que les autres.*" Pas d'exclusivité chrétienne en matière de devoirs à accomplir pour être un homme. Quant à cette troisième question de Kant, "*Que puis-je espérer?*", je dirais ceci: "*La barre de ce qui fait notre humanité est placée trop haut, mais il y a plus de 2000 ans, un homme a été jusqu'au bout de l'humain.*" Voilà la source de l'espérance. C'est une réponse de chrétien. Mais qu'en serait-il alors pour les juifs, les musulmans, les bouddhistes, les hindouistes, les animistes, les agnostiques et les athées? Je crois qu'il est possible que cette réponse-là porte du sens pour eux aussi, la question de Dieu mise à part, bien entendu. Arthur Haulot, tout en se présentant comme incroyant, se déclare "chrétien" car, estime-t-il, Jésus a apporté l'amour et le pardon.

La religion part du vécu humain, de ce qui se produit lors de la rencontre des hommes, de ce qui surgit dans leurs relations. Lévinas a montré que c'est dans "*l'événement éthique*" de la responsabilité pour autrui que la question de Dieu peut "*venir à l'idée*". Si Dieu existe, sa révélation emprunte les chemins de nos vies concrètes.

Cette optique fonde l'ordre politique dans l'éthique et dans la réflexion philosophique, envisagée comme autonome, plutôt que dans la religion. Celle-ci ne doit pas, pour autant, être refoulée dans la sphère de la vie privée (histoire de la rendre inoffensive?). Au contraire, dans

la mesure où elles constituent des foyers d'espérance, les convictions religieuses poussent aux engagements radicaux dans la vie de la Cité, afin qu'un autre monde soit rendu possible, ici-bas. Mais ces convictions ne dispensent pas de mener la réflexion philosophique, tout particulièrement celle qui porte sur l'homme comme être relationnel, c'est-à-dire qui existe pour et par autrui. En ce début du XXI^e siècle, la philosophie personnaliste offre à l'humanisme une nouvelle jouvence. Elle donne un second souffle à la modernité. Ce néo-personnalisme apporte la vision sociétale qui reste plus que jamais nécessaire pour guider l'engagement politique en lui restituant la perspective utopique qui fait tant défaut aujourd'hui. Un nouvel humanisme, radicalement féru de justice et de progrès social, émerge de cette philosophie ensoleillée qui ré-enchantant un monde fatigué par trop d'individualisme et de matérialisme.

La "radicalité" de cet humanisme personnaliste entre en résonance avec la "radicalité" de l'Évangile. La relation entre foi et engagement ne disparaît pas, elle se situe autrement que dans l'ancienne chrétienté. La résonance ne permet pas aux chrétiens d'arraisonner à leur cause un humanisme des personnes, qui est universel. En revanche, elle exige de leur part de vivre le plus radicalement possible leur engagement dans la Cité, en portant cet engagement à la hauteur de l'espérance qui les anime. ■